



L'art de faire pousser les baobabs

Hélène Bodart
Conseillère à l'Institut Destrée

Namur, le 30 avril 2018

Débutons avec une petite leçon de botanique. Saviez-vous que tous les arbres ne poussent pas à la même vitesse ? Mais ceux qui poussent le plus lentement durent généralement aussi le plus longtemps. Les arbres nous offrent une prime à la patience. Parmi les géants de ce monde, il en est un qu'on appelle *baobab*. Il pousse en Afrique et est sacré dans différentes cultures et pour cause : il sert d'habitat à de nombreuses espèces, mais est aussi un énorme réservoir d'eau pour les lézards, les singes, les éléphants et les oiseaux et de nourriture sous forme de fruits, graines et racines pour les humains. Il est aussi appelé « arbre pharmacie » tant il possède de vertus médicinales. Un baobab peut vivre jusqu'à 300 ans, soit trois à quatre générations humaines, il commence à produire des fruits à 15 ans, dans le meilleur des cas, mais là où il fait le plus aride, il faut attendre jusqu'à 100 ans.

100 ans... Celui qui l'a planté n'a forcément pas le privilège de voir ses premiers fruits. Comme au temps des cathédrales, ceux qui posaient les premières pierres voyaient rarement leur clocher, s'élançant dans le ciel. Et pourtant, semer une graine, ou déposer une pierre, en valait la peine.

Si vous allez en Finlande, vous y trouverez quelques cathédrales - par exemple à Helsinki, Espoo, Tampere ou Turku -, mais aucun baobab. Les Finlandais ont pourtant, eux aussi investi dans des petites graines, leurs enfants, en mettant au point ce qu'on considère aujourd'hui comme l'un des meilleurs systèmes éducatifs au monde. Quant aux Suédois, en 2015, ils sont dans le top 5 aux tests PISA des performances en sciences et mathématiques¹, cohabitants au zénith des résultats, avec les Estoniens, parmi les rigoureux asiatiques. Ils prônent une école qui a une vision holistique de l'être humain en apprentissage. Les Finlandais ont confiance en leur école² et les élèves réussissent mieux qu'ailleurs en Europe.³ Ont-ils trouvé la recette magique ? Ils ont en tout cas trouvé celle qui fonctionnait chez eux. Ils ont également compris qu'un système éducatif performant est la base solide pour fonder une société harmonieuse.

En Wallonie, on est à la traîne de l'Europe. Des efforts sont faits, mais toujours à demi-mesure. À force de négociations, on en arrive à des projets tels que le « Pacte d'excellence », une réforme plus de l'ordre du compromis bancal que d'une feuille de route tenable, avec un titre douteux et fâchant à peu près tout le monde⁴. L'école, pourtant mal en point chez nous, est encore une des rares entreprises à opposer de fortes réticences au changement et à l'innovation. Elle en a pourtant besoin. Il est nécessaire bien sûr de se pencher sur des questions telles que le (non)-redoublement (qui coûte cher), la

¹ <https://www.oecd.org/pisa/pisa-2015-results-in-focus-FR.pdf>

² https://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/a-rebours-des-cliches-la-finlande-championne-du-monde-du-bonheur_1994527.html

³ <https://ecolebranchee.com/les-etonnantes-particularites-du-systeme-educatif-finlandais/>

⁴ <https://www.lalibre.be/debats/opinions/pacte-d-excellence-les-negationnistes-de-l-inegalite-scolaire-5afaa773cd7028f079fd97c7>

https://www.levif.be/actualite/belgique/le-pacte-d-excellence-ou-comment-produire-de-la-reussite-sur-commande/article-opinion-506231.html?cookie_check=1554990590

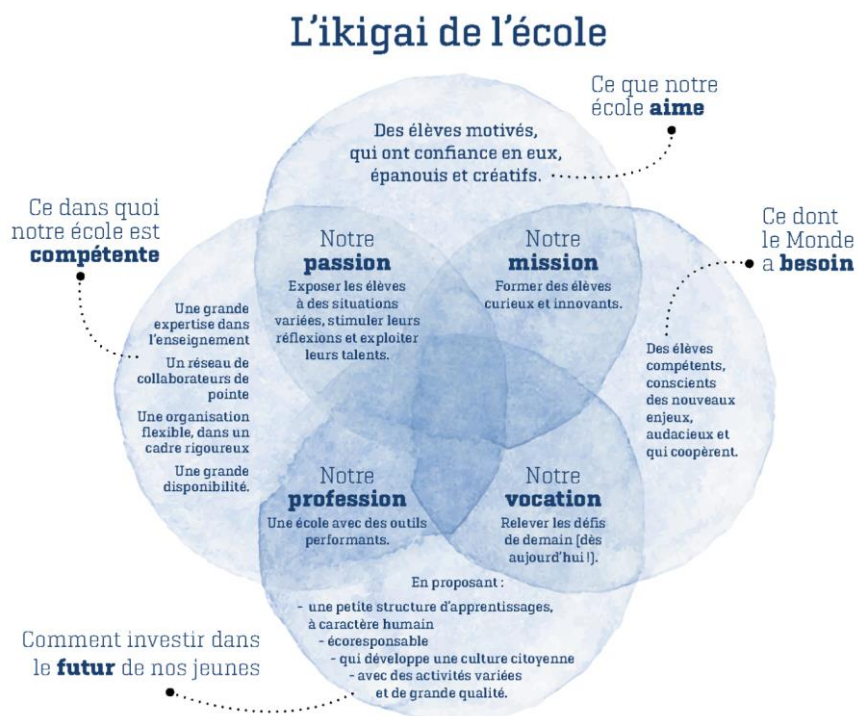
responsabilité des écoles et des enseignants quant à la réussite, mais pourquoi ne pas aborder l'enseignement comme la botanique, de manière plus holistique ? Les petites graines d'apprenants pousseront de manière optimale avec un environnement favorable, les bons engrais, mais aussi de l'amour et de l'encouragement à la maison, avec moins de pesticides et des jardiniers passionnés, formés aux innovations en termes d'agriculture, de botanique et en qui la société accorde toute sa confiance. Vous trouverez ci-dessous quelques idées pour revoir le système éducatif en profondeur, renforcer l'éducation permanente tout au long de la vie, et inspirer les jeunes (et moins jeunes) graines durant leur parcours.

1. Revoir le système scolaire en profondeur

1.1. En valorisant les pédagogies alternatives

De plus en plus d'initiatives voient le jour partout en Wallonie pour développer d'autres manières d'enseigner, d'apprendre, d'autres modèles collectifs. Pour n'en citer que deux, je commencerais par citer l'exemple de l'école des Petits Chemins⁵, à Lessive. Une école primaire inspirée des pédagogies Freinet, Montessori, Decroly, des intelligences multiples, etc. Les enfants apprennent à leur rythme, l'autonomie y est valorisée, ils sont en contact avec la nature. Le rapport à l'enseignant y est réinventé. Plus question de points et « d'années », ici les enfants sont répartis dans des groupes de niveaux, non classés. Les enfants peuvent bouger en classe, le groupe relativement petit, permet à l'enseignante d'adapter davantage sa pédagogie à chacun de ses élèves.

À Liège, c'est l'école secondaire privée Ikigai⁶ qui vient de naître. Elle se base sur des valeurs d'innovation, d'audace, d'écoresponsabilité, de performance, de créativité.



Si ces écoles ont l'inconvénient de demander un investissement financier parfois lourd des parents, si elles restent expérimentales, si elles peuvent être élitistes, elles ont l'avantage d'être des laboratoires où l'on teste à petite échelle l'apprentissage autrement. Pourquoi l'enseignement plus traditionnel n'irait-il pas chercher l'inspiration dans ces écoles ? Pourquoi l'État n'interviendrait-il pas, comme dans les autres écoles, pour encourager ces initiatives à l'heure où l'école est un lieu de crise ?

1.2. En transmettant le goût d'apprendre et de vérifier

Offre un poisson à quelqu'un qui a faim le nourrira un jour, apprend-lui à pêcher et il mangera toujours. Offre du savoir à un élève, il l'apprendra un jour, donne-lui le goût d'apprendre, il apprendra toujours.

Combien d'élèves sortent de l'école dégoûtés d'apprendre ? Ou blasés ? Ne faisons pas un panier pour y mettre tous les jeunes. Ils sont nombreux ceux qui décrochent, ceux qui ne se sentent pas ou plus concernés, ceux qui sont découragés. Toute la responsabilité de cette situation ne revient pas uniquement à l'école et aux enseignants qui font, pour la plupart, ce qu'ils peuvent. Cela dit, parfois, pris dans l'obligation de suivre un programme à la lettre, d'évaluer et de faire mille démarches administratives, la notion de passion, de goût d'apprendre, voire de sens à apprendre s'effrite au profit d'un contenu trop volumineux dont il faut absolument gaver les élèves.

Le monde a besoin de passionnés, d'enseignants motivés, de professionnels investis, de personnes curieuses et en soif du monde. Est-ce qu'« apprendre à aimer apprendre » est au programme ? Est-ce assez valorisé ? N'est-ce pas au moins aussi important que d'apprendre à lire, calculer ? Y a-t-il des recherches sur le sujet ?

1.3. En valorisant le rôle de l'enseignant

Il fut un temps où l'enseignant, comme le médecin, avait un statut de valeur au sein de la société. En France, l'instituteur ou l'institutrice est encore appelé « maître » ou « maîtresse ». Petit à petit, cette position s'est érodée. Aujourd'hui ce métier difficile est sujet aux idées reçues négatives, l'enseignant se retrouve de plus en plus seul dans sa classe, à devoir porter, outre l'instruction des élèves, une bonne partie de leur éducation, sans toujours bénéficier du soutien des parents.

Il ne faudrait pas revenir à l'enseignant despote ou à la fêrule, mais rendre un peu de valeur ajoutée à ce travail. Cela passe par une campagne massive de sensibilisation de ce qu'il apporte à la société, cela passe par une revalorisation salariale, mais aussi par une préparation plus coûteuse à son métier.

1.4. En préparant mieux l'enseignant à son futur métier

Le monde change, la société évolue, innove sans cesse, les entreprises s'adaptent aux nouvelles exigences de notre temps, aux technologies, au défi climatique, aux nouvelles générations d'individu, leur manière de vivre, de consommer, de bouger. L'école reste loin de cette idée d'innovation. Il est pourtant grand temps qu'elle rattrape son retard. Si cela passe impérativement par de l'investissement matériel, cela passe surtout par la formation des enseignants sur les nouveaux modèles pédagogiques. Si elles sont bien enseignées, abordées du moins dans certaines Hautes Écoles, une fois atterri brutalement dans le monde du travail, face aux résistances des plus anciens, au manque de préparation pratique, au côté encore très expérimental de ces nouveautés, aux exigences des programmes, des

parents, à l'excitation des enfants trop souvent gavés de sucre et d'écrans en tout genre... on préfère la sécurité des anciens modèles. Mieux préparer les enseignants, ce n'est pas forcément passer d'un cycle de baccalauréat à une formation universitaire classique. Il faut revoir le contenu des programmes de cours, mais aussi assurer une transition pratique et éclairée des bancs de l'école au tableau, cela peut passer par des stages intensifs en alternance avec une formation continue, par du parrainage par un enseignant en fin de carrière, par des modules obligatoires sur l'innovation pédagogique, par une année ou deux années passées comme assistant en sortant de l'école, par une à deux semaines par an (pendant les grandes vacances, par exemple) de formation continuée et d'échange de bonnes pratiques, par des échanges avec d'autres pays européens « en avance » sur nos pratiques.

1.5. En enseignant de nouveaux savoirs / savoir-être / savoir-faire

Les besoins ont changé en 10 ans... Armer le citoyen à la vie, aux enjeux contemporains, l'outiller pour trouver un travail de qualité passe par l'apprentissage de savoirs, savoir-être, savoir-faire différents. Parmi ceux-ci on soulèvera en particulier l'utilisation des nouvelles technologies, la lecture des médias (presse écrite, internet, télévision, réseaux sociaux, etc.) et l'esprit critique, de sélection face à la masse d'informations, vraies, fausses, approximatives, engagées dans un sens ou dans l'autre.

Comme dit précédemment, il s'agira de rendre le goût d'apprendre, de se diversifier. Les trajectoires professionnelles aujourd'hui sont sinueuses et demandent aux travailleuses et travailleurs d'être compétents dans une multitude de tâches et de compétences. Tout ne peut être abordé dans l'enseignement obligatoire, mais ce dernier doit préparer les élèves à ce nouveau terrain.

D'autres thématiques doivent absolument intégrer les programmes, par exemple une éducation pratique à l'écologie, à la citoyenneté. Pour diminuer l'effet NEET's - les jeunes qui ne sont ni dans des parcours d'emploi ni dans des trajectoires d'éducation ou de formation -, il s'agit d'accompagner chaque jeune sur son chemin, en l'aidant à mettre du sens dans sa vie. Il faut éviter les cas de figure où l'on envoie des élèves dans les filières techniques, par défaut, parce qu'ils n'ont pas réussi dans le général.

Les technologies nous ont offert une connexion (assez relative) au monde, à l'instantané, mais ont coupé beaucoup de personnes de leur environnement direct, voire d'eux-mêmes. Comment savoir où l'on va si on ne s'écoute pas. Réapprendre à choisir, à être en sa propre présence, à communiquer avec ses pairs, ses professeurs, ses cadres construira des personnes qui sont mieux dans leur peau, dans leur vie, dans leur quartier, dans leur région. Ces personnes seront plus aptes à contribuer et à s'investir dans la vie collective.

1.6. En changeant radicalement le fonctionnement de l'évaluation

Notre système scolaire est encore basé sur un fonctionnement de classement, de chiffres et compétition. L'échec ou le redoublement est encore perçu, et présenté comme une tare. Cette manie de tout chiffrer a bel et bien pour avantage de rassurer les statisticiens et autres analystes, mais les conséquences sur le terrain peuvent être contre-productives, en particulier lorsque les évaluations sont présentées comme des menaces à la réussite, alors qu'il s'agit bien d'un outil au service de la réussite. Elle permet de déceler les freins, les faiblesses qui empêchent d'y accéder, en vue d'y remédier. On l'oublie trop souvent !

Une évaluation chiffrée peut avoir sa place pour tenter d'apporter une harmonie de niveau entre les établissements, pour mesurer en partie l'aptitude d'un candidat à mettre en œuvre une compétence... mais seulement en partie.

Il est urgent de remettre l'évaluation à sa place, c'est-à-dire lui rendre un visage positif auprès des enseignants, mais aussi auprès des élèves. Elle doit être ludique, et aussi autopratiquée régulièrement. L'échec, plutôt que d'être diabolisé, doit être valorisé, être prétexte aux encouragements. Soit on réussit, soit on apprend. Une enseignante du primaire disait toujours que son plus grand plaisir était de « prendre ses élèves en flagrant délit de bien faire ». Oui, évaluer, c'est aussi parfois simplement mettre un 10/10 gratuitement, pour une autre compétence que la lecture, l'économie politique ou les connaissances du processus de la photosynthèse.

Aux États-Unis, l'échec est perçu bien davantage qu'en Europe comme un prétexte à apprendre. Charles Pépin, dans son *ouvrage Les vertus de l'échec*⁷ vante tous ses bienfaits. Mettre ce livre (ou ses arguments) dans les mains d'un enfant ou d'un étudiant en décrochage pourrait radicalement changer sa trajectoire, son attitude par rapport à la vie.

2. Faire de l'éducation permanente un axe stratégique prioritaire du développement de la région

L'école, c'est primordial... mais après? Nelson Mandela disait que *l'éducation est l'arme la plus puissante que vous pouvez utiliser pour changer le monde*. Ce serait dommage de ne l'utiliser que les vingt-cinq premières années de sa vie. On apprend beaucoup de choses à l'école, mais le monde continue à évoluer bien après. Je pense notamment aux technologies, aux médias, à la manière de traiter les informations, à la citoyenneté, aux modèles politiques.

De nombreux citoyens veulent participer davantage au pouvoir. C'est un signal positif, mais savent-ils que cela demande des compétences ? Sont-ils bien outillés pour s'informer, voter, s'exprimer, participer à la vie citoyenne ?

Une dynamique d'Éducation permanente existe bel et bien en Communauté française de Belgique et de nombreuses associations ou organisations y sont reconnues dans le cadre d'un décret. Lorsqu'on sait à quel point l'éducation peut changer une vie et le visage d'une société, investit-on assez dans cet organe ? Sa structure, ses modes d'évaluation, ses critères de reconnaissance sont-ils en phase avec les besoins sociétaux actuels ? Des rencontres entre les différentes organisations se tiennent-elles, des réunions pour construire un projet commun, plus homogène, plus fort ? Le travail se fait-il suffisamment sur le terrain ? Va-t-on chercher un public que cela pourrait intéresser, attend-on qu'il se déplace par lui-même ? Une bonne communication existe-t-elle sur ce qui se fait ? Quelle image projette-t-elle ? Je reconnais volontiers qu'il est plus simple de poser les questions que d'y répondre. L'idée est d'interroger objectivement les pratiques pour les améliorer.

Un accompagnement extrascolaire des apprenants et de leur entourage pourrait également voir le jour. Certains parents sont parfois perdus. Fatigués par leur travail, ou parce qu'ils pensent que c'est ainsi que cela doit fonctionner, ils laissent l'entière responsabilité de l'éducation de leur(s) enfant(s) aux enseignants, ou pire ils refusent l'autorité de l'enseignant dans sa propre classe, mettant tout le monde (l'enfant, l'enseignant et eux-mêmes) dans une position délicate. Souvent, cela pose de véritables problèmes, relationnels, de gouvernance, d'apprentissage, de comportement, d'ambiance en classe, de stress pour les personnes concernées. L'intervention d'une personne neutre aux compétences humaines et sociales

⁷ Charles PEPIN, *Les Vertus de l'échec*, Allary, 2016.

pointues pourrait venir apaiser les relations et rendre plus fluide et cohérent le parcours d'apprentissage de l'enfant/du jeune.

3. Éduquer est une chose, inspirer en est une autre

Les jeunes sont des éponges. Ils captent tout ce qui se trame autour d'eux. Ils ont besoin de modèles de réussite, d'attitude positive par rapport à la vie et à l'apprentissage. Les parents, la famille et l'école doivent donner cette nourriture exemplative et inspirante.

Les médias aussi et acteurs culturels et artistiques aussi. Leur rôle est d'informer, de divertir, mais les images qu'ils nous proposent sont bien plus que de l'information ou du divertissement, c'est aussi et surtout des émotions, des exemples, des climats, ce sont des visions du monde choisies parmi tant d'autres.

Si on peut regretter le phénomène des *fake-news* ou des informations parfois si simples qu'elles perdent en justesse et en nuances, on peut aussi regretter le phénomène des *sad-news*, des nouvelles tristes. Projeter sans cesse des images de violence, de rébellion, de guerre, de catastrophe, de pauvreté, de scandales sanitaires, cela engendre de l'émotion négative, et surtout, cela n'inspire pas à agir pour du mieux.

Il n'est pas question d'éliminer les mauvaises nouvelles de nos écrans ou de nos journaux. Elles font partie de la vie, de ce monde, il s'agit plutôt d'être plus exhaustif et équilibré dans la diffusion des informations. Des choses positives arrivent, ou sont réalisées partout dans le monde, ici et ailleurs à chaque seconde. Pas seulement des miracles, des enfants qui profitent de la neige, ou des artistes qui passent dans la région. Des gens tout simples, chaque jour, inventent, s'investissent, changent de mode de vie, aident ou s'enrichissent (dans tous les sens du terme). Montrons-les, partageons leurs expériences, inspirons les téléspectateurs par autre chose que des fictions morbides ou déprimantes. Des auteurs commencent à comprendre cela, je pense notamment au film « Demain » qui a compris que pour passer à l'action, prendre la responsabilité de sa vie, améliorer ses conditions de vie, il faut commencer par raconter une histoire positive et inspirante.

Conclusion : des petites graines de changement

Et il en va de même pour l'école ! Et si nous racontions, ensemble, une nouvelle histoire ? Et si nous en faisons un labo, parfaitement imparfait, plus humain, où on accorde de la confiance aux enseignants, où on les forme, les épaulés dans leur travail. Et si on semait des petites graines de changement au sein de l'institution qui nous accueille tous un jour, qui nous arrose d'eau et d'engrais ? Et si on continuait à apprendre toute la vie ?

Dans certaines régions d'Afrique, le baobab est aussi un arbre à palabres, on s'y rassemble pour parler politique et vie en société, régler des conflits. Les jeunes viennent y écouter les histoires et leçons des anciens. Il n'est pas impossible que si on choisissait d'en planter un dans chacune de nos écoles, sur les places des villages, d'ici quelques décennies... les petites graines d'apprenants soient devenues de grandes personnes épanouies, produisant de beaux fruits pour la communauté tout en se déployant dans leur singularité. C'est un pari à prendre, une mise à risquer, à déposer sur le tapis, un investissement à long terme dont les fruits seront récoltés après telle ou telle élection, voire même probablement après notre passage sous les projecteurs de la vie active, dont nous ne bénéficierons pas directement. Mais après avoir visité les cathédrales, et s'être réfugié à l'ombre d'un géant africain, on peut bien faire ce cadeau à nos enfants, une école un peu folle, futuriste, mais qui fera d'eux des monuments beaux et solides.